



LITTÉRATURE

Maria Callas,
immortelle
Page E 4



CINÉMA

Les Doigts croches:
cinq minables à Compostelle
Page E 7

CULTURE ET LIVRES

Hommage à deux grands Georges

Bellamy, dernier film du vétéran français Claude Chabrol, traquant une fois de plus les dessous de la vie de province, prend l'affiche vendredi dans nos salles. Avec Depardieu à sa proue.

ODILE TREMBLAY

Claude Chabrol, bon vivant incrusté à la glèbe française, déteste les voyages. D'ailleurs, le héros de son dernier film *Bellamy*, un commissaire en vacances incarné par Depardieu, les déteste de concert. Toute ressemblance...

L'entrevue se déroule donc au téléphone, où il se montre charmant. Plus d'un demi-siècle après ses débuts au cinéma — un film, bon an, mal an —, le cinéaste du *Beau Serge* et des *Cousins*, tout en s'éloignant de l'esprit de la Nouvelle Vague, est resté fidèle à un milieu social sans cesse épinglé: la bourgeoisie des petites villes, côté ombre. Leurs drames de province, il les scrute depuis si longtemps... «*Au fil de ma carrière, j'ai juste continué à faire ce que je savais faire. Or je ressens très fort l'étouffement de la vie de province, un univers qui m'est familier.*»

Chabrol admet que la province française s'est modifiée depuis le temps. Non seulement à travers des vagues d'émigration, mais au fil des avancées technologiques, avec la télé et compagnie. «*Longtemps, la province eut vingt ans de retard sur Paris; maintenant ça tient à deux mois.*» Il reconnaît toutefois ne pas aimer utiliser les signes de la modernité dans ses films. La télé et Internet sont généralement absents de l'image. «*Chose certaine, la nature humaine ne change pas, ou du moins progresse très lentement. Et c'est elle qui m'intéresse.*»

Un homme de clan

Dans *Bellamy* (clin d'œil à un roman de Mau-pasant), Chabrol a voulu rendre hommage à deux grands Georges: Brassens (un avocat chante même une de ses chansons en guise d'ahurissant plaidoyer) et Simenon. Le cinéaste a adapté plusieurs œuvres du créateur de Maigret, qu'il a d'ailleurs côtoyé. «*Faire un faux Simenon me plaisait, lui qui a influencé ma vision de l'existence. A son avis, ce qui est intéressant dans l'homme, ce n'est pas son intelligence, mais son bulbe rachidien, la façon dont il réagit.*»

Bellamy (voir notre critique en page E 8), plus impressionniste que les précédents Chabrol, en partie basé sur un fait divers, se déroule à Nîmes, où un commissaire (Depardieu) vient passer ses vacances aux côtés de sa femme Françoise (Marie Bunel). Entre le demi-frère voyou et paumé (Clovis Cornillac) du héros qui squatte leur maison et un mystérieux escroc en cavale réclamant protection (Jacques Gamblin), les vacances deviennent pour le commissaire l'occasion d'une enquête, laquelle prend le pas sur ses responsabilités de frère aîné.

«*Depardieu est simenonien*», estime Chabrol. Pour la toute première fois de sa vie, il a conçu un film à l'intention d'un interprète précis. Quoique proches, acteur et cinéaste avaient raté deux ou trois occasions de travailler ensemble. Et puis voilà, le rôle du commissaire Bellamy fut dessiné pour Depardieu, qui s'y coula avec une docilité inhabituelle...

«*Ses relations avec son frère semblaient par-fois collées sur celles qu'il a entretenues avec son fils Guillaume, mais au moment d'écrire le scénario, j'ignorais que celui-ci allait mourir. Sur le plateau, certaines scènes ont pris après coup une dimension troublante...*»

VOIR PAGE E 2: CHABROL



Plus d'un demi-siècle après ses débuts au cinéma, Claude Chabrol est resté fidèle à un milieu social sans cesse épinglé.

MONGREL MÉDIA

JULIETTE GRÉCO AUX FRANCOFOLIES

Au nom de la jeunesse



MICHAEL RAPPET/ER AGENCE FRANCE PRESSE

Elle ne viendrait qu'avec ses copains d'avant-hier, n'aurait dans ses bagages que Brassens et sa plus juvénile binette, Vian et sa plus gamine trompinette, Gainsbourg et son plus beau Serge, Queneau et ses mots les plus nouveaux, et on dirait: c'est normal, c'étaient ses jeunes à elle. Mais la jeunesse colle aux basques de Jujube l'éternelle, et c'est un lot tout frais de chansons signées Olivia Ruiz, Orly Chap, Adrienne Pauly, et surtout Abd al Malik, mêmes d'aujourd'hui pas moins jolis, qu'elle défendra du même élan dimanche à Maisonneuve. Profession de foi.

SYLVAIN CORMIER

Le menu du Flore imite les couvertures de Gallimard. D'où le manège, que j'observe. Une table sur trois, le client glisse le machin plastifié dans un sac. Ça compense pour le prix du café, me dis-je: six euros. J'ai deux réactions. Le cynique juge: quels gogos, ces touristes.

Puis, plus tard, passant devant l'énigme boutique de fringues du boul'Mich, je relativise: il reste ça, et c'est toujours ça de pris sur le temps et ses affres et ses affreux. Attraction touristique, certes, mais au référent littéraire.

Ça fait drôle d'être là, en brève goguette entre les Francos de Spa et celles de Montréal. Je pense à Gréco, deux semaines plus tôt au bout du fil. Si extraordinairement vivante. J'entends résonner son timbre impossiblement grave d'éternelle jeune fille au timbre impossiblement grave, ses rires qui éclatent. Et les chiffres ronds qui font des bulles: 50 ans depuis la mort de Boris Vian, 60 depuis sa première scène à elle, le 22 juin 1949, au Bœuf sur le toit. «*La plus grande peur de ma vie. Ma vie jusque-là. Une peur que je retrouve tous les soirs depuis, de pire en pire.*»

Dimanche à Maisonneuve, le trac à 82 ans ne diffèrera du trac à 22 ans que par sa source. «*La première fois, les gens n'attendaient*

rien de moi; j'avais peur qu'ils me jettent, qu'ils ne m'écoutent pas. Là, maintenant, je sais qu'ils viennent m'écouter. Et c'est pire. Je suis de moins en moins bête, j'ai conscience du danger.» Danger, vraiment? Alors qu'on va l'ovationner à l'arrivée, à chaque immortelle. Je suis comme je suis, La Javanaise, Jolie môme: ovations. Garanties sur facture. «*Il n'y a rien de garanti. Les gens peuvent se lasser de cette Gréco qui n'en finit plus d'être là. La dernière fois, au Théâtre des Champs-Élysées, j'avais très peur. C'était début juin à Paris, ce n'est jamais un bon moment pour le spectacle. J'étais sûre que les gens ne viendraient pas. Miracle! Ils sont venus.*»

Palpable, la peur. Pas rassurable, la dame. Six décennies de scène ne font rien à l'affaire. «*Je n'ai pas le sens du temps. J'ai seulement celui de l'instant.*» Et l'instant, par définition, est terrifiant. Et exaltant. Pensez, elle va nous chanter quelques-unes des nouvelles chansons de son

nouvel album, *Je me souviens de tout*. Et elle va porter, entre autres bonnes paroles, les mots de plusieurs jeunes femmes: Adrienne Pauly, Olivia Ruiz, Valérie Véga, Orly Chap. Orly Chap? Mais si, rappelez-vous, cette Française qui remporta la palme à Granby en 2002. «*Elle est épatante, cette fille.*» Dans la chanson-titre, Orly a cette phrase: «*Tout me revient dans l'cou.*» A son bout de fil, l'interprète s'esclaffe. «*Oui! Elle est parfaite, cette phrase! Ça m'a décidée!*»

Car décision il y eut, rayon textes: des soupçons à la pelle, peu de pelletés. Parmi les refusés, des pas n'importe qui, à ce qu'il paraît. L'intéressée ne donne pas de noms, mais précise que c'est pas d'hier qu'elle dit non: «*A Gainsbourg, j'ai déjà dit non. À Ferré, jamais. Pourquoi? Parce que c'est comme ça. Aujourd'hui pareil. Je sais quand un texte ne va pas dans ma bouche, dans ma tête, dans mon corps.*» N'empêche que refuser, c'est terrible. «*Il y a une chanson qu'on a dû laisser de côté, faute de temps. Un autre cadeau d'une fille épatante, Emily Loizeau. Ça me fout en rogne. Contre moi et contre le temps.*»

Abd al Malik, lui, en a placé deux. Des merveilles, surtout *Madame Rosa*, où Gréco en vieille dame parle de sa cité changeant sous son balcon. «*Je trouve ce texte bouleversant, beau, et utile. Malik fait parler des gens dont personne ne parle.*» La musique (comme les autres de l'album sauf une) est de Gérard Jouannest, le mari et accompagnateur de Gréco: entre Malik et Jouannest, c'est la connivence. Le grand pianiste de l'ombre n'avait pas connu une telle proximité créative depuis ses années Brel. Gréco explique: «*Avec Brel, Gérard jouait, et quant la musique plaisait à Brel, il disait: "Rejoue-moi ça!" Et l'inspiration venait. Une collaboration très étroite, intime. La même qu'il a maintenant avec Malik.*»

Passé et présent télescopés, toujours. Sur *On n'est pas là pour se faire engueuler!*, l'album-hommage toutes générations confondues à Vian, c'est à Juliette Gréco qu'échoit le redoutable honneur de défendre *Le Déserteur*. «*Ils m'ont proposé des textes inédits dont je n'ai pas voulu. Et puis ils m'ont rappelée. Est-ce que je voulais chanter Le Déserteur? J'ai dit oui. Et voilà.*» Version plus déclamée que chantée. «*Il est capital de dire en même temps qu'on chante. Qu'on entende les mots.*» L'entendra-t-on dire qu'ils pourront tirer à Montréal? «*Ça, je ne vous le dis pas.*» Rire de gamine. À demain, Juliette.

Le Devoir

CULTURE

Pluie et vent nouveau



ODILE TREMBLAY

La pluie est la meilleure amie du cinéma et la pire adversaire des grandes manifestations extérieures. Sous les trombes ou sous la bruine, les gens courent entre les chapiteaux des festivals, désertent les abords des scènes extérieures, écartent les géants de papier mâché qui leur tendent un suçon. Parfois leur parapluie refuse de collaborer. Sournement, l'eau s'infiltre, transperce le t-shirt des badauds qui ne rêvent soudain que d'abri. Vlà un cinéma émergent du brouillard. «Parait que De père en flic, c'est drôle!», songent les détrempés en s'engouffrant dans le premier complexe venu.

Suffit pas d'être comiques en période estivale, les films ont besoin d'un coup de pouce du climat... Ça cartonne pour la comédie d'Émile Gaudreault, avec des recettes de six millions de dollars au guichet. D'ailleurs, pluie ou pas, notre cinéma québécois prend du mieux cette année, rejoint son public. Fort bien!

Il n'y a pas que le succès populaire, remarquez. Un coup d'œil aux variations de contenu

semble annoncer quelques mutations des mentalités, un recul du cynisme, depuis longtemps triomphant. Les trois comédies de l'été: *De père en flic* de Gaudreault, *Les Doigts croches* de Ken Scott et *Les Grandes Chaleurs* de Sophie Lorain (en salle vendredi prochain), d'inégale valeur, misent toutes du moins sur la fraîcheur de ton. Les scénaristes commencent à se lasser des réparties trop vaches, dessinent des *happy ends*, pansent les plaies de leurs personnages. Et pourquoi s'en plaindre? Retour du balancier avant-coureur d'un changement d'orientation collectif, qui vacille à l'horizon.

On balaie du regard le cinéma québécois des dernières années, souvent stagnant. L'air du temps lui est rentré dans le flanc, avec une esthétique télévisuelle, un vacuum culturel surtout, doublé d'une crise de valeurs. Car, bons coups, mauvais coups, en règle générale notre septième art peine à s'exporter. Le manque de références culturelles, autres que populaires, de plusieurs scénaristes et réalisateurs a nui à la circulation internationale de nos films. De quoi aspirer aujourd'hui à un appel d'air.

Le facteur générationnel est intervenu, avec exceptions d'usage, bien entendu, mais de façon marquée. En gros, les baby-boomers, Arcand, Emond, etc., ont gardé des assises artistiques et historiques à leurs œuvres. La génération du

dessous a eu tendance à faire table rase d'une culture jugée «élitiste» et suspecte. La musique classique est globalement bannie des trames sonores, l'art visuel n'a guère sa place à l'image, même en clin d'œil, la moindre allusion littéraire s'est effacée. Parfois le cadre populaire du film ne se prête guère au jeu des références. Mais le phénomène apparaît si généralisé, malgré de notables exceptions, qu'il tient au rejet violent de toute forme d'érudition, même minimale. Fait de société, qui dépasse les limites du Québec bien entendu, mais qui a profité de la fragilité de nos racines pour fleurir à plein terrain.

Bien sûr, les cinéastes sont le miroir de leur génération. Des 30-45 ans, cobayes d'un système d'éducation déficient, ne feraient en somme que refléter leurs sources, essentiellement populaires et locales. Sauf que les créateurs, au statut d'éclaireurs, devraient quand même puiser quelque part ce dont l'école les a trop privés, en s'élevant au-dessus de la mêlée. Question de s'offrir un bagage pour découvrir ce que d'autres ont conçu avant eux, quitte à le dépasser, bien entendu. Mais la culture générale et le cinéma ne font pas toujours bon ménage. Rien de tel au théâtre pourtant, nourri de l'enseignement des maîtres. Si à la scène des dramaturges comme Wajdi Mouawad ou Robert Lepage ont acquis une renommée internationale, c'est pour s'être alimentés à des sources artistiques plurielles, sans la filiosité de l'enfermement.

Certains cinéastes l'ont compris de leur côté, et pas seulement dans le champ expérimental.

Denis Villeneuve, qui s'est mis plusieurs années en veilleuse avant de réaliser son remarquable *Polytechnique*, avait pris un temps d'arrêt, en partie afin de parfaire sa culture générale. Et le voici attelé à l'adaptation d'*Incendies* de Mouawad...

François Girard, le cinéaste de 32 films brefs sur Glenn Gould et du *Violon rouge*, refusa dès le départ de ghettoïser son cinéma et le nourrit de musique, de danse, etc. Dans *C.R.A.Z.Y.*, Jean-Marc Vallée n'a pas craint de mettre Aznavour à contribution, ce qui a séduit autant les audiences européennes que les nôtres.

Fait révélateur: le jeune Xavier Dolan, porte-parole d'une génération montante, si remarqué à Cannes, ne manifeste aucun préjugé d'ordre culturel et cite abondamment Cocteau, Truffaut et compagnie. Certains lui reprochent d'avoir trop multiplié les références artistiques dans *J'ai tué ma mère*. Du moins ne les rejette-t-il pas, affranchi des hargnes entretenues contre le bagage des baby-boomers par plusieurs de ses proches aînés, à leur détriment souvent.

Car le préjugé québécois contre la culture se révèle sans fondement. Le grand public aime apprendre, s'ouvrir au monde et au passé, même devant un écran de divertissement. Mais un vent de changement se lève. Réfugiés contre la pluie dans un cinéma près de chez vous, des spectateurs croient déjà l'entendre souffler.

otremblay@ledevoir.com



BAPTISTE GRISON

Kent Nagano dirigera *Un requiem allemand*.

MUSIQUE CLASSIQUE

Kent Nagano s'attaque à Brahms

CHRISTOPHE HUSS

Le Festival de Lanaudière vivra ce samedi la dernière soirée de son édition 2009, avec le seul concert de Kent Nagano, consacré à *Un requiem allemand* de Brahms. Ce concert servira de prélude idéal au Festival de Knowlton, qui débute officiellement vendredi prochain et lors duquel l'OSM et son chef présenteront l'intégrale des symphonies du même compositeur.

La *Quatrième symphonie* de Brahms, enregistrée de la plus belle manière à Berlin par Kent Nagano, laisse espérer à tout le moins des concerts intéressants. L'OSM ne réserve pas son Brahms aux habitants des Cantons-de-l'Est: il avait programmé à Wilfrid-Pelletier la 3^e *Symphonie* en mars dernier et dirigera les *Symphonies n° 1 et 2* au même endroit en février 2010.

Pour *Un requiem allemand*, c'est autre chose, et le concert de ce soir n'a rien d'un galop d'essai, surtout dans l'acoustique idéale de l'Amphithéâtre de Lanaudière. Test intéressant, aussi, car cette partition est l'une des plus inconnues du répertoire.

Élan et espoir

Peu d'œuvres ont été autant trahies par les interprètes qu'*Un requiem allemand* (*Ein Deutsches Requiem*). Au tout premier rang d'entre eux, Herbert von Karajan, qui a «brucknérisé» et alourdi cette partition. Et comme Karajan fut un modèle pour beaucoup, beaucoup s'y sont fourvoyés.

Ce n'est que dans les dix dernières années que la leçon d'autres grands chefs, Bruno Walter et Otto Klemperer, qui avaient vu juste, a été reprise. Le chef et penseur René Leibowitz, dans *Le Compositeur et son double* (et un chapitre intitulé «Le malheur d'aimer Brahms»), écrivait: «Tout se passe comme si M. Karajan ne s'était nullement préoccupé de la structure de l'œuvre, comme si cette structure était en quelque sorte "lettre morte" pour son âme et conscience.»

Un requiem allemand n'est pas une oraison funèbre subie et pathétique.

Cette partition, héritière de Schütz et de Bach, est une prière fervente.

Un requiem allemand n'est pas une oraison funèbre subie et pathétique. Cette partition, héritière de Schütz et de Bach, est une prière fervente, en sept étapes, mue par un espoir croissant de la rédemption. L'affliction, la mort n'y ont qu'un temps (I et II), car la consolation (V) et la félicité de la vie éternelle (VII) les vainquent.

L'œuvre est une quête permanente de ce bonheur promis. Pourquoi Leibowitz parle-t-il de structure? Parce que, notamment, l'agencement des tempos préconisé par Brahms et les mots qu'il choisit («*Mon âme languit et espère...*», IV; «*Nous cherchons la Cité de l'avenir*», VI) pour cette quête qui passe par des combats et des

révoltes («*Mort, où est ton aigillon, ténébres où est votre victoire?*», VI), impliquent une avancée inéluctable.

La préméditation dans l'agencement des tempos marque l'agencement de l'œuvre, mais aussi chacun de ses mouvements, notamment ceux comprenant une fugue (II, III et VI). Très longtemps, *Un requiem allemand* a été interprété de manière lente et affligée. Un contresens total, parfois sublimé, comme en témoigne l'enregistrement de Carlo Maria Giulini.

Cette partition chorale de Brahms est au fond un emblème de l'erreur récurrente dans la perception de ce musicien, que l'on voit et interprète trop souvent comme un vieux barbu écrivant de la musique pesante et embrumée, même dans ses œuvres qui comportent une tout autre sève — les deux *Concertos pour piano* sont deux autres victimes expiatoires de cette incompréhension.

Enfin, Kent Nagano dirigera à deux reprises *La Somnambule* de Bellini (en version de concert), mettant en vedette Sumi Jo dans le rôle-titre.

Le Festival de Knowlton, qui sera abrité par un nouveau lieu de concert, augmentant la capacité à 1000 places, accueillera d'autres artistes, à commencer par l'Orchestre des Amériques le 4 août. Des lauréats du concours Operalia se produiront samedi prochain en après-midi et lors d'un concert de bel canto le 14 août au soir. Le pianiste Stephen Kovacevich jouera le 12 août les *Variations Diabelli* de Beethoven et Les Violons du Roy présenteront la veille un programme Haendel.

Knowlton

Au Festival de Knowlton, dont la vocation spécifiquement belcantiste n'aura duré qu'un été, Kent Nagano «enrobera» les quatre symphonies de Brahms — qu'il dirigera les 7, 8, 13 et 16 août — avec diverses compositions: les deux ouvertures, des *Danses hongroises*, la *Rhapsodie pour contralto*, et aussi des

œuvres vocales de Richard Strauss. Dans toutes les propositions d'œuvres vocales, l'OSM et son chef ont réussi à attirer à Knowlton une brochette de vedettes: Marie-Nicole Lemieux le 7, Ben Heppner le 8, Thomas Hampson le 13. Le 16 août, en conclusion du festival, June Anderson, Sumi Jo et Susan Platts chanteront le finale du *Chevalier à la rose* de Strauss.

Le Festival de Knowlton, qui sera abrité par un nouveau lieu de concert, augmentant la capacité à 1000 places, accueillera d'autres artistes, à commencer par l'Orchestre des Amériques le 4 août. Des lauréats du concours Operalia se produiront samedi prochain en après-midi et lors d'un concert de bel canto le 14 août au soir. Le pianiste Stephen Kovacevich jouera le 12 août les *Variations Diabelli* de Beethoven et Les Violons du Roy présenteront la veille un programme Haendel.

Enfin, Kent Nagano dirigera à deux reprises *La Somnambule* de Bellini (en version de concert), mettant en vedette Sumi Jo dans le rôle-titre.

Le Devoir

KENT NAGANO DIRIGE BRAHMS

Ce soir à Lanaudière, *Un requiem allemand* de Brahms, avec en solistes Sophie Karthäuser et Nathan Gunn. 1 800 561-4343. Du 7 au 16 août: Festival de Knowlton. Information: www.festivaldekowlton.com.

Hydro Québec PRÉSENTE

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE Forget

20 juin au 6 septembre 09

Tous les concerts sont présentés à 20h30 à moins d'une mention spéciale.

SAMEDI 8 AOÛT
LES GRANDS CONCERTS
ENSEMBLE À CORDES CANIMEX
ALAIN TRUDEL, chef
ALEXANDRE DA COSTA, violon
WONNY SONG, piano
Oeuvres de Strauss, Mendelssohn, Beethoven, Barber, Kreisler

JEUDI 13 AOÛT
LES CONCERTS JAZZ
RENAUD GARCIA-FONS, contrebasse
ANTONIO RUIZ, guitare flamenco
PASCAL ROLLANDO, percussions

SAMEDI 15 AOÛT
L'ART VOCAL
ENSEMBLE AMARCORD
Oeuvres de Saint-Saëns, Mendelssohn, Janáček, Elgar et folklores anglais

LES BRUNCHES-MUSIQUE

Dimanche 9 août — BAZIRKA
Violon, contrebasse, percussions. Musiques du monde

INFORMATION ET RÉSERVATIONS :
1 888-DFORGET (336-7438)
www.domaineforget.com

MONTRÉAL CLASSIQUE • BEETHOVEN

ORCHESTRE DE LA FRANCOPHONIE
JEAN-PHILIPPE TREMBLAY, chef

4 CONCERTS INOUBLIABLES
LES 9 SYMPHONIES
du 11 au 14 AOÛT, 19h30

11 - Symphonies nos 1,2,3
12 - Symphonies nos 4,5
13 - Symphonies nos 6,7
14 - Symphonies no 8,
no 9 avec chœur et Marc Hervieux, Marie-Josée Lord,
Geneviève Couillard, Étienne Dupuis

40\$ pour les 4 concerts (PLUS TAXES ET FRAIS)
BILLETS INDIVIDUELS AUSSI DISPONIBLES

CENTRE PIERRE-PÉLADÉAU - SALLE PIERRE-MERCURE
Billets : 514-987-6919
Admission 514-790-1245 • www.admission.com

GOVERNEMENT DU QUÉBEC • GOVERNEMENT DU CANADA
LES JEUNESSES MUSICALES DU CANADA • CANIMEX • ALIMENTS M&M • RESTOS MIKES

CHABROL

SUITE DE LA PAGE E 1

En fait, l'inspecteur Bellamy est un mélange de Depardieu (pour le léger mépris de lui-même), de Chabrol (côté sédentarité, mais aussi en ce qui concerne ses rapports affectueux et ironiques avec son épouse) et de Simonon (pour ce regard curieux et sans illusions sur l'espèce humaine). «Ma scénariste Odile Barski a pris des petits éléments de ma vie conjugale. Mais rassurez-vous, sans la suspicion que le personnage féminin éveille dans le film.»

Déjà, en 1988, dans *Une affaire de femmes*, Chabrol avait offert à Marie Bunel le petit rôle d'une des filles avortées. Elle était aussi à la distribution de son récent *La fille coupée en deux* (jamais distribué au Québec). Quant à Clovis Cornillac, en frère rebelle, il voit dans son jeu physique, sa carrure, un côté Gabin qui lui fait pressentir un grand avenir pour cet acteur.

Chabrol dit regretter une chose en ce qui concerne son film *Bellamy*: avoir laissé planer une certaine confusion en usant de flash-back. «En fait, ce

ne sont pas des flash-back, mais la vision que Bellamy a du passé de l'escroc Émile Leuliet.»

À l'inverse de ses expériences antérieures, *Bellamy* a mieux fonctionné en province qu'à Paris. Se riant de ceux qui lui conseillent de prendre sa retraite, Chabrol garde plusieurs fers au feu. Il prépare un film sur la délicate frontière séparant «les gens du bien» et «les gens du mal», caresse un nouveau projet, assez hard, avec Isabelle Huppert, sa grande muse.

Chabrol, homme de clan, préfère en général s'entourer d'acteurs déjà familiers, mais aussi de membres de sa famille. Son fils Claude fait la musique de ses films, sa femme Aurèle est scénariste, la fille de celle-ci, Cécile Maistre, l'assiste à la mise en scène. Il dirige souvent son fils Thomas à l'écran (celui-ci tient d'ailleurs un petit rôle dans *Bellamy*). «J'ai eu de la veine d'être entouré d'autant de gens de talents... Mais il est vrai que j'aime quand les rapports professionnels sont aussi affectifs. Ça nous permet de rigoler sans contraintes.»

Le Devoir

CULTURE

21^{ES} FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL

Sur la route de terre de Decoster

PHILIPPE PAPINEAU

Sur la pochette de son disque, le Français Sammy Decoster est assis sur une chaise bercante en bois, son chien à ses côtés, dans une pièce vieillotte éclairée par la lumière du jour. La photo est légèrement patinée et le regard, à la fois accueillant et prudent. Son titre: Tucumcari, du nom d'un bled poussiéreux du Nouveau-Mexique. Le ton est donné.

Parce qu'il est poussiéreux, ce premier disque folk-blues du musicien touche à tout. À travers les douze titres, presque tous chantés en français, on part en périple dans le sud des États-Unis, en empruntant la célèbre route 66. On entend les grands espaces, on sent presque la chaleur. La guitare acoustique a la part du lion, mais ne laisse pas très loin derrière le violon, le wurlitzer, le lap steel et la contrebasse, tout ça dans un lit de réverbération.

Decoster, 27 ans, a déjà visité le sud des États-Unis — les photos du livret en sont d'ailleurs la preuve. «Je me suis rendu compte

que ce que je ressentais devant ces paysages sur lesquels j'avais fantasmé depuis la France, je l'avais déjà ressenti chez moi, en Auvergne, en Bretagne, raconte-t-il. Au fond, le fil conducteur, c'est l'émotion, c'est à ça que j'ai envie de toucher, l'émotion pure du personnage au milieu du paysage.»

La relation entre les ambiances et les images, c'est la force de ce premier disque du Français. Déjà, *Tucumcari* évoque le film *Pour quelques dollars de plus*, de Sergio Leone, et le titre *L'homme que je ne suis pas* cite abondamment la musique de Morricone. «La musique de film, ça me plaît beaucoup; j'aimerais énormément en faire. J'ai toujours été très sensible à l'enregistrement, à l'ambiance, au son, particulièrement à ce son où on a l'impression que tous les musiciens sont dans la même pièce. J'aime ça quand c'est habité, quand ça sent la poussière, quand ça sent le bois...»

Le Français prend toutefois un peu ses distances par rapport à l'imagerie typée de *Tucumcari*. «Je vois un peu ce disque comme

une étape; j'essaie vraiment de voir les choses à plus long terme, de m'approcher au maximum de la beauté que j'ai envie de transmettre, et de la faire au fur et à mesure, d'un disque à l'autre.»

En français dans le texte

Si Decoster a toujours été un grand fan d'Elvis et du rock chanté en anglais, onze des douze chansons de *Tucumcari* sont chantées dans la langue de Molière — en bottes de cow-boys. «Pendant longtemps, j'ai été assez réfractaire au fait de chanter en français, c'était pas pour moi une formule évidente, ni quelque chose qui me plaisait. J'écoutais *Fats Domino*, les *Platters*; je ne comprenais pas les paroles, mais je pouvais me créer mes propres images, je pouvais rêver!»

Encore peu connu au Québec, Decoster a reçu un accueil très favorable en Europe, et y gagne son public à coup de concerts et de tournées. Le chanteur sera aux FrancoFolies de Montréal deux soirs, d'abord en version extérieure gratuite ce soir, puis demain en première partie de Catherine Major au Club Soda.

Ce sera une première visite en sol montréalais pour Decoster, qui avoue adorer les voyages. Le thème revient d'ailleurs souvent sur *Tucumcari*. «Ça m'inspire beaucoup, les départs, le voyage, le fait de partir. J'aime même les voyages qui ne sont pas nécessairement longs, ceux dans ma tête, ceux dans la campagne alentour. C'est pas la distance qui est importante, c'est le fait de partir.»

Le Devoir

■ Ce soir, à 21h sur la scène Les Espoirs
■ Demain, à 19h au Club Soda, en première partie de Catherine Major



YANN ORHAW

Sammy Decoster a reçu un accueil très favorable en Europe.

Les Denis Drolet chantent Plume

Union naturelle

PHILIPPE PAPINEAU

Le duo d'humoristes Les Denis Drolet fait partie de la programmation des FrancoFolies? Et ils chantent du Plume? De prime abord, ça surprend, mais au fond, il n'y a rien de plus naturel. Amateurs d'un humour un peu grivois et décalé, adeptes de la pilosité et auteurs de deux albums de chansons, les deux comiques vêtus de brun épousent à merveille l'esprit de l'ours mal léché de la chanson québécoise.

Plus encore, Vincent Léonard — dit «les palettes» — et Sébastien Dubé — alias «le barbu» — sont des admirateurs de longue date de Plume. «Pour nous, c'est un mentor, assure Léonard. Il nous a inspirés avec l'humour qu'on retrouve à travers ses chansons, mais on a aussi découvert autre chose que la portion plus vulgaire que les gens connaissent.

C'est un poète hallucinant, et ça nous a ouverts à la culture québécoise, à Desjardins, à Ferland...»

Depuis les premières écoutes sur une cassette, les chansons de Plume ont toujours suivi Les Denis Drolet. «C'est un univers ultradiversifié, et à chaque moment de notre vie on retrouve une chanson qui correspond à ce qu'on est en train de vivre, assure Vincent Léonard. Un moment donné, à cause du travail de mes parents, je suis allé vivre à Mont-Laurier, et j'étais pas heureux là-dedans. Et je me souviens d'avoir fait écouter J'veux m'en retourner chez nous à mes parents. Cette tonne-là parlait pour moi.»

Né lors d'une participation au spectacle des Porn Flakes, le spectacle plumesque des Denis Drolet s'est fait un peu contre leur gré. Un ami qui les avait entendus les a mis à l'affiche du bar La Ripaille, où il travaillait, à

leur insu. «C'est sorti vraiment de nulle part! On a appelé nos musiciens et on leur a dit: "On va vous faire découvrir Plume!"»

Le spectacle, qui a déjà été joué une dizaine de fois, a reçu l'approbation de Latraverse. Les humoristes-chanteurs puisent dans le répertoire connu de Plume, tout en laissant une place à des titres plus obscurs, question d'éveiller la curiosité du public des FrancoFolies. «On fait aussi nos textes, ou des textes à la façon des Denis Drolet entre les chansons. Et ça fonctionne bien, notre côté un peu grivois et trash se rallie bien à ça. Et y'a notre danseur, *Just to Buy my Love*, qui vient danser sur du Plume. Ça, c'est assez incroyable!»

Le Devoir

■ Angle Sainte-Catherine et Jeanne-Mance, demain, à 23h.



DAWN ELDER MANAGEMENT

Khaled a révolutionné le raï au fil des ans.

Khaled: le chant de la liberté

Cette année, le chanteur nord-africain le plus populaire de la planète ne propose que deux concerts en Amérique: à Las Vegas le 21 novembre prochain, alors qu'il célébrera la Journée internationale des enfants en grande pompe, et à Montréal demain soir à la place des Festivals pour un grand événement qui honore cette liberté qui se retrouve au centre de son nouveau disque, l'un de ses meilleurs en carrière.

YVES BERNARD

Khaled a révolutionné le raï en remplaçant les violons par les synthés et la boîte à rythmes avant de le propulser sur la scène internationale en le mariant au rock, au funk, au reggae, au hip-hop, à la chanson française et à bien d'autres musiques. Il a toujours considéré le raï comme une fondation et non comme un dogme, quitte à s'approcher parfois de la variété avec tout ce que cela suppose de concessions artistiques.

Mais les choses ont changé et la présente décennie marque pour lui une transformation progressive, mais bien réelle. Un premier spectacle en Algérie en 2000 le replonge dans un bain de racines avant que les événements du 11-Septembre

ne provoquent chez lui une forte prise de conscience. En 2002, il m'avait dit: «On n'a pas le droit de déposer les armes, nous les chanteurs d'amour et de paix. Le 11-Septembre me donne un pouvoir et le courage de chanter plus que je ne l'aurais imaginé. Si on arrête, on remet le pouvoir dans les mains des fachos.»

Cette semaine, Khaled causait de cette liberté qu'il a toujours défendue et qui devient même le titre du nouvel album réalisé par Martin Meissonnier, l'ancien complice retrouvé. Liberté dans la tourmente, liberté rêvée, liberté inaccessible, liberté maintenant retrouvée dans son chant. «Dans *Liberté*, j'ai chanté en intervenant comme je le voulais et quand je le voulais, sans mesures. Nous avons enregistré le disque en une

seule prise avec mes musiciens de scène qui jouent plusieurs instruments de l'Afrique du Nord. Seules les cordes du Caire furent ajoutées par la suite.»

On présente le disque *Liberté* comme celui du retour aux sources. «Je n'aime pas cette expression, dit Khaled, puisqu'on ne peut empêcher les choses d'évoluer. Mais il est vrai que le disque est plus acoustique. En le faisant, j'ai revu des images de mon enfance. On avait des principes et il y avait de la joie, malgré la douleur. Aujourd'hui, on commence à haïr l'être humain, ce n'est pas bon.»

Mais le meilleur est d'entendre cette formidable voix enfin libérée se lancer dans de vibrantes envolées incantatoires, en se donnant de l'espace, en improvisant, en se livrant à l'émotion sans retenue. Khaled rend hommage au raï le plus vrai, au gnawa, à la musique orientale. Voilà qui est de très bon augure pour le spectacle.

Collaborateur du Devoir

■ À la place des Festivals, dimanche 2 août, 21h

Hydro Québec présente

festival Orford 2009

LES DIFFÉRENS – À l'Abbaye Saint-Benoît-du-Lac
Martin Robidoux, chef d'orchestre et orgue
Tracy Smith Bessette et Pascale Beaudin, soprano et artistes invités
Samedi 1^{er} août à 14 h 30 37\$
Billets en vente à la porte le jour du concert

En supplémentaire!
JOYEUX ANNIVERSAIRE, OLLIE!
LE TRIO OLIVER JONES
Oliver Jones, piano
Jim Doherty, batterie
Éric Lagacé, basse
Dimanche 2 août à 16 h 37\$

MÉLODIES FRANÇAISES
François Le Roux, baryton
Olivier Godin, piano
Vendredi 7 août à 20 h 37\$

le vertendre
la face cachée d'Orford

ABONNEZ-VOUS AUX CONCERTS D'AUTOMNE!
DU 5 SEPTEMBRE AU 11 OCTOBRE www.arts-orford.org | RÉSERVATION: 819-843-3981 | 1-800-567-6155

Great-West Life Canada-Vie ARCHAMBAULT YAMAHA AmericanAirlines

LA FAUTEUILLE ALIANCE COMMUNAUTAIRE

Université de Montréal Patrimoine Canada Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts

radio 2 89.7 FM CHART MUSIQUE 90.7 FM ÉCHO MUSIQUE 100.7 FM

calaxie Québec

fass

FESTIVAL DES ARTS DE SAINT-SAUVEUR

30 Juillet au 8 Août 2009

Ballet Maribor
Slovénie
Radio and Juliet
Edward Clug
Musique: Radiohead
7 août / 20h00
8 août / 21h00
Grand chapiteau

"The ballet is a modern masterpiece."
Pittsburg Tribune Review

"Radio and Juliet has an abundance of fine dance and distills the essence of the tale in a direct and uncompromising manner. It deserves to be more widely seen."
Dance Europe

FASS.CA
TICKETPRO
1 866 908 9090

Québec Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts Desjardins

LE DEVOIR

LIVRES

POÉSIE

Entre silence et parole

HUGUES CORRIVEAU

La Blessure du silence valait il y a peu à Claude Beausoleil le prix Louise-Labé 2009, après Jean-Guy Pilon en 1969. L'honneur est beau et le recueil mis sous le signe d'une écriture classique, ce qui surprend de la part de ce poète naguère dévoué aux fissures du sens de la nouvelle écriture. Ici, *l'appel du bout des déroutes / en silence tisse des murmures*, soulignant ainsi que les textes seront à l'écoute d'une voix à la fois audible et souvent indistincte.

Le recueil s'inscrit à la frontière fragile entre silence et parole, rappelant qu'*à la tombée des mots la neige rappelle le silence / un silence inspiré de la nuit où le noir / inverse les rêves enduits d'une parole entêtée / dévoilant la fibre d'un ancien parchemin*. Je ne peux que m'étonner de trouver, dès le premier poème, cette manière surannée d'aborder la problématique de la parole poétique. Tout le vocabulaire relié à *la mélancolie qu'un poème / rend plus grave* est convoqué sans gêne et assumé, comme une sorte d'effronterie lancée à la face des modernités.

Le poète est seul dans sa longue nuit hivernale, cherchant çà et là quelque recours imaginaire pour habiter son désarroi, alors qu'*une impassible pause sous un ciel / de neige en veilleuse / s'apprete à envahir la nuit / cherchant dans les mots à assouvir sa soif / d'eaux noires silencieuses*. L'ancienneté de la manière tient ici de la prouesse, tant le frémissement séculaire des fragiles émotions affleure à

chaque vers. *«Le langage d'un écho / forme des mondes disparus / il invite la nuit à recréer l'émotion / entre les mots»*. C'est à prendre ou à laisser. Cette poésie poétique s'engage résolument dans des sentiers mille fois visités, au premier chef par Émile Nelligan dans *Soir d'hiver*, alors qu'ici, *«le reflet d'une fenêtre / devenu poème»* ramène incessamment *«l'écho»* qui, en effet, se fait insistant. Les sanglots,

les violons ne sont pas loin. N'y est-il pas question de *«l'embrasure d'une mémoire»*, des *«rues de l'infini»*, du *«grand vent du silence»*, des *«frissons d'aphasie»* ou bien encore des *«neiges de la vie»*?

Soit, disons que la détresse du poète est traduite dans une langue toujours soutenue, répondant point par point à ce qu'on peut attendre quand la solitude fraie avec le froid et la glace, et la présence avec la chaleur. On est ici dans une convention. Il n'y a pas à rechigner. On nous demande si le devoir est bien fait et, en regard de ce qui se redit ici, mille fois rabâché dans des milliers de vers depuis des lunes connues, cent fois répété dans ce recueil-ci, il l'est, en effet.

Collaborateur du Devoir

LA BLESSURE DU SILENCE

Claude Beausoleil
Avec une photographie
de Denis Boutillot-Cauquil
Écrits des Forges / Éditions
Caractères
Trois-Rivières / Paris, 2009,
56 pages

HERVÉ FISCHER

Un Roi américain



Une expérience
d'art extrême
à la frontière du réel
et de l'imaginaire

vlb éditeur
Une compagnie de Quebecor Media

BIOGRAPHIE

Callas «immortelle»

RÉAL LA ROCHELLE

Rufus Wainwright déclarait récemment que son opéra *Prima donna* lui avait été inspiré par Maria Callas (1923-1977). Témoignage additionnel du gigantesque et profond rayonnement de cette cantatrice, la plus grande du XX^e siècle, qui, de son vivant même, était devenue une légende, un mythe, une icône.

Plus d'une centaine de livres lui ont été consacrés depuis près d'un demi-siècle: biographies, essais, correspondances, «tentatives romanesques». La source n'est pas tarie puisque voici cette nouvelle biographie de René de Ceccatty, *Maria Callas*. Un livre de plus, un livre de trop? Loin de là.

Trajectoire atypique

D'abord parce que cette vie de Callas est l'œuvre d'un authentique écrivain qui a déjà donné, entre autres, une biographie de Pasolini ainsi qu'un dialogue scénique entre Callas et Pasolini dans son ouvrage *Le Mot Amour* (Gallimard, 2005). Il est l'un des rares, avec Jean-Pierre Rémy, à avoir produit un ouvrage littéraire sur la célèbre diva (*Callas, une vie*, Ramsay, 1977).

En outre, René de Ceccatty propose un texte qui n'est en rien un panégyrique ni un dithyrambe de Callas, ce qui est souvent le cas pour nombre d'ouvrages consacrés à la diva. Bien au contraire, l'auteur met souvent en évidence le caractère profondément paradoxal de cette femme, qui fut à la fois une très grande musicienne et une personne rongée de doutes, capable de faux pas et d'actions désarmantes. Pour le dire avec les mots de l'analyste musical Michael Scott: *«Il y avait une contradiction entre la profondeur de la musicalité extraordinaire de Maria Callas et l'étroitesse de son intelligence»* (p. 336).

Tout en jouant habilement des chassés-croisés de la chronologie, Ceccatty trace avec précision, dans un style parfois quasi proustien, la trajectoire singulière et atypique de la *soprano assoluta*, depuis sa naissance à Manhattan jusqu'à sa mort à Paris.

Enfant, à New York, Maria Kalogeropoulos (son vrai nom, d'origine grecque) chante déjà, et sa mère, ambitieuse, la pousse à donner de petits récitals à l'école ou dans des concours d'amateurs à la radio. La mère se sépare bientôt de son mari



Maria Callas photographiée en 1969, lors du tournage du film *Médée*, de Pier Paolo Pasolini. La cantatrice y interprétait le rôle de la légendaire magicienne.

pharmacien et rentre à Athènes, à la veille de la guerre. Maria est inscrite au conservatoire et reçoit une solide formation musicale de son professeur attiré, Elvira de Hidalgo.

Adolescente, elle obtient ses premiers contrats à l'Opéra national mais, à la fin des hostilités, du fait qu'elle a chanté devant les occupants italiens et nazis, elle doit rentrer à New York près de son père, pensant continuer une carrière aux États-Unis. Peine perdue pendant deux ans, elle est même refusée au Metropolitan Opera.

Ce n'est qu'en 1947 qu'elle fait ses débuts internationaux à Vérone. Petit à petit, en Italie et en Amérique latine, elle gagne ses galons dans un vaste répertoire, dont elle seule possède la technique et le contrôle, qui va de Wagner à Bellini et à Rossini, de Verdi à Puccini, passant des rôles de colorature à des emplois de soprano dramatique. Au début des années 1950, elle fait son entrée à la Scala de Milan, le temple de l'art lyrique, et en de-

vient *Prima donna* et reine.

Pertes

Durant cette décennie, elle atteint tous les sommets, se révélant tout autant comédienne achevée que cantatrice unique en son genre. Son mari Meneghini lui sert d'agent et de protecteur. Pourtant, en 1959, elle se sépare de lui et forme dès lors un couple *people* avec Onassis. *«Chanteuse exceptionnelle, elle ne sera pas un membre exceptionnel de la jet-set, sauf à se satisfaire de beaucoup d'approximations, d'illusions, de vulgarités»* (p. 242).

En même temps, elle perd ses moyens vocaux et quitte progressivement la scène. Son mariage avec l'armateur grec n'aboutit pas (il épouse plutôt Jackie Kennedy). Elle joue dans le film *Médée* de Pasolini et fait une tournée d'adieu catastrophique, au début des années 1970, avec Giuseppe Di Stefano: elle vient à Montréal, au printemps de 1974, pour son dernier récital en Occident.

Callas s'enferme après coup dans une sorte d'isolement et de mutisme. Le 16 septembre 1977, dans son luxueux appartement de Paris, elle meurt brutalement d'une crise cardiaque. Sa disparition la propulse à l'instant dans la mythologie tragique des parcours de gloire et de déchéance.

Il reste de Callas une immense production phonographique, témoin privilégié de son art et *«de sa singularité»* (p. 10). *«Si chaque année émergent de nouvelles voix [...] on n'assiste pas, souligne Ceccatty, à un destin aussi frappant. Callas demeure un nom magique, une référence inévitable lorsque l'on parle de la voix humaine»* (p. 14). Et encore: *«L'enjeu financier considérable de ses enregistrements [...] a fait d'elle une icône monnayable et s'est appuyé sur l'imagerie, poétique, mais facile, d'une artiste géniale et malheureuse, ayant perdu son amant et sa voix»* (p. 22).

René de Ceccatty étant par ailleurs un exégète de Pier Paolo Pasolini, on ne s'étonne pas de le voir consacrer au film *Médée* plusieurs pages denses et senties. Seul document filmique de valeur avec Callas, ce long métrage, où elle ne chante pas, visualise poétiquement l'échec de Callas, *«petit oiseau à la voix d'aigle», «dont le mystère de la voix était bien celui des anges»* (p. 280-1), comme disent des poèmes pasoliniens sur la cantatrice.

Si Pasolini s'est dépeint dans la figure de Médée autant qu'il a tracé le portrait de Callas, comme le veut l'analyse de Ceccatty (*Pasolini*, Gallimard, 2005), il convient de penser que Callas, à l'instar du cinéaste, est apparue *«comme un personnage à la fois suicidaire et frénétique, poursuivie par le destin plutôt que fort de sa liberté»* (p. 20). Toute la musicalité de Callas, à nulle autre pareille, et sa voix si singulière, au grain mélancolique, ne prennent-elles pas leur source dans cette trajectoire sublime et tragique?

Collaborateur du Devoir

MARIA CALLAS

Avec cahier de photos
René de Ceccatty
Gallimard, «Folio biographies»
Paris, 2009, 363 pages

■ Réal La Rochelle a publié Callas. L'opéra du disque (chez Christian Bourgois, en 1997) et Les Recettes de la Callas (chez Leméac, en 2007).

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Un trouble-fête dans un monde trop tranquille

GUYLAINE MASSOUTRE

Paul Fournel, chef de file de l'Oulipo, mouvement cher à Raymond Queneau qui inventa la *«littérature potentielle»*, signe *Courbatures*, un recueil de textes consacrés aux chutes après la gloire, à la décadence. Aussi bien dire qu'il y est question des revers de la chance, du sens des apparences et de l'envers des beaux décors.

Doté d'un fort potentiel d'irréel, l'écrivain récidive. Son humour inaltérable s'allie à son talent d'observateur, dans sa conviction de la bêtise humaine. Une vedette du rock'n'roll, avec les médias *people* et les paparazzi, les groupies et les téléspectateurs, en prend d'abord pour son grade. Déjà vu? Laissez Fournel vous surprendre. Vous raconter ensuite comment un champion du monde de la boxe, dominant un molosse, apprend en caressant le ventre doux d'un chien comment en finir avec la force des vainqueurs.

La suite est joyeuse. Les héros d'une fête font la culbute un lendemain de veille. Cul par-dessus tête! La nouvelle est un genre d'excellence, pour un écrivain en qui sommeille un potache insensible au vieillissement, mobile descendant nu d'un escalier. Pourquoi pas retrouver l'humour de Duchamp, exposant un bidet telle une œuvre d'art?

Que retenir de cet art du por-

trait, du trait, de la taille-douce? Tout à l'envers de la caricature, la comédie corrige les mœurs, les vices et les bons sentiments qui, sous les clichés, cachent les forfaitures au quotidien. Violence, ivrognerie, lâcheté, effluves d'urgence qu'on a laissées filer... Un coup de théâtre rachètera les vieux péchés.

La comédie permet aussi que revivent les argots, cette langue verte que réinventent les milieux populaires depuis toujours. Cela donne: *«Schmoll gueule à fond. J'ai foutu un bon coup de botte dans le bouton du juke pour que la mère Lioger arrête de faire chier: on peut plus baisser maintenant. C'est la règle.»* Extrait de *Cube*, dixième de ces seize petits pans de réel. Il y a là des filles et des grosses cylindrées, un étranger et des gars du pays, frustrés, oui, ce sont des hommes et ils savent cogner. Attachante, cette nouvelle retournera la dureté masculine, pour mettre en lumière, aux dépens du conformisme, une voie autre sur le côté.

Avec *Presque rouge*, Sébastien Amiel, né en 1975, signe un premier ouvrage comprenant huit nouvelles. Plus longues que celles de Fournel, plus dialoguées, elles présentent un registre de l'instinct distinct du trait gravé. Moins de relief et plus de densité, beaucoup de sensualité. On a d'avantage affaire à des portraits typés, sensoriels, mémoriels. On y touche des états de l'âme en train

de percevoir, des poses qui annoncent des détonations, des arrêts de jeu sifflés qui rebondissent en furieuses mêlées.

Si les «courbatures» de Fournel viennent d'un violent effort, l'exploit et le succès, ces extras de soi, n'y étant que quintessences éphémères, les *«ombres complexes»* d'Amiel reflètent l'opacité et la lourdeur durables des choses, des bêtes et des gens. La fixité de l'écriture, chargée de fantasmes rédigés au je, y ressemble aux serres du rapace: la conscience suit les chutes invisibles et, souvent même, elle provoque l'accident.

La qualité d'une nouvelle ne tient pas qu'à sa phrase finale. Elle a pour charme le fait qu'on la relit pour l'attention portée à griffer les surfaces trop lisses et à retenir ce qui passe sans qu'on y fasse attention. Jamais n'y demeure-t-on en lecture aussi près de l'auteur, choisissant ses mots et imprimant soudain les effets froissés d'un mouvement de main.

Collaboratrice du Devoir

COURBATURES

Paul Fournel
Le Seuil
Paris, 2009, 172 pages

PRESQUE ROUGE

Sébastien Amiel
L'Oliver
Paris, 2009, 175 pages

EN BREF

Les enjeux du projet de l'échangeur Turcot

Trois chercheurs de l'université McGill viennent de diriger un livre intitulé *Montréal at the crossroads* (Montréal à la croisée des chemins), publié chez Black Rose Books. Les auteurs s'intéressent plus particulièrement au projet de reconstruction de l'échangeur Turcot. Ils traitent de la dépendance à l'égard de l'automobile qu'illustre pareille construction, de la nécessité d'investir plutôt dans le transport en commun des environs, de la pertinence d'établir un parc linéaire mettant en valeur la falaise Saint-Jacques, de l'impact de la proximité des autoroutes sur la population environnante, etc. Le livre veut alimenter le débat sur les infrastructures routières urbaines dans les quartiers densément peuplés.

- Le Devoir

La honte et le froid

Le sentiment d'être un imposteur, d'avoir l'impression d'être un étranger à l'endroit où l'on atterrit. Un sentiment fort répandu, mais qui reste dans l'obscurité. C'est sur ce trouble de l'identité que l'auteure Belinda Cannone se penche, avec *Le sentiment d'imposture*, un joyeux essai, narré à la deuxième personne du singulier. Elle survole tantôt la honte, la peur et la représentation de soi à travers de brefs chapitres en posant ses réflexions sur l'origine et les manifestations de ce sentiment. - Le Devoir

LIVRES

ESSAIS

Voir la religion avec philosophie



LOUIS CORNELIER

Nombreux sont les contemporains qui pensent que la religion relève de la superstition, d'une sorte de névrose, la plupart du temps inoffensive mais parfois dangereuse. L'œuvre du philosophe québécois Jean Grondin se présente comme un antidote à ce discours.

L'homme, écrivait Augustin, est une énigme pour lui-même. D'où la question du sens de son existence. Dans *La Philosophie de la religion*, un petit ouvrage savant publié dans la prestigieuse collection «Que sais-je?», Grondin avance qu'il n'y a que trois types de réponses possibles à cette question: les réponses religieuses, liées à une transcendance, les réponses séculières plus récentes (humaniste et hédoniste), davantage centrées sur le bonheur humain, et les réponses qui rejettent cette question du sens pour cause de non-pertinence.

Grondin doute de la valeur de ces dernières puisque, écrit-il avec un accent pascalien, «on conçoit mal une existence de l'Homo sapiens, c'est-à-dire d'un vivant conscient de sa condition, qui ne se pose pas, à quelque degré que ce soit, de questions sur le sens de son bref séjour dans le temps». La religion et la philosophie s'imposent donc comme voies royales pour réfléchir au sens de la vie. Et comme «la religion a précédé l'apparition de la phi-

losophie et rendu possible sa quête de sagesse, de rationalité et de bonheur», la réflexion de la seconde sur la première «est ainsi la reconnaissance d'une dette et d'une provenance». Il s'agit donc, en philosophie de la religion, de réfléchir sur la religion, mais de reconnaître, aussi, que la religion peut être une philosophie, «une voie de la sagesse».

Cette réflexion et cette reconnaissance, aujourd'hui, sont-elles toujours possibles? L'inverifiable qui caractérise la foi et la «poussée de relativisme» propre à la conscience moderne ont confiné la religion dans l'espace de la subjectivité privée, dans «une forme faible de savoir» qu'il convient à peine de prendre en considération dans une réflexion rigoureuse. Grondin parle, pour résumer l'horizon de pensée contemporain, d'une hégémonie du nominalisme. Selon cette doctrine, il n'existe «que des réalités individuelles, matérielles, donc perceptibles dans l'espace et dans le temps», et «les notions universelles [le beau, le bien] n'existent pas [...], ce ne sont que des noms». La religion, dans cette logique, est discréditée puisque Dieu, par exemple, n'est qu'un nom sans réalité.

Il est pourtant, explique Grondin, «une autre conception de l'être», platonicienne et devenue étrangère dans le monde moderne, «qui comprend l'être non pas comme existence individuelle, mais comme manifestation de l'essence, dont l'évidence serait première». Une chose belle, dans cette logique, serait une manifestation de la Beauté comme essence, ce qui vaut aussi pour l'essence divine. Einstein, par exemple, parlait de l'«idée de Dieu» au sujet de cette «raison supérieure se dévoilant dans le monde de l'expérience». L'horizon nominaliste, note Grondin, domine le monde moderne et scientifique, mais cela n'empêche pas «la persistance du

religieux», qui relève d'un autre plan. La décision d'exclure ou non la perspective religieuse ne saurait, d'ailleurs, se fonder sur la science; elle relève plutôt de la philosophie de la religion.

Deux pôles

Cette dernière «se veut une réflexion sur le fait religieux, sur son sens, ses raisons». Dans cette tradition, le christianisme est dominant et impose presque sa conception de la religion comme foi personnelle, en un Dieu unique, avec un culte défini, des préceptes moraux, une institution, des dogmes et des textes sacrés. Les philosophes grecs, toutefois, restent les pionniers en cette matière.

Le religieux prend bien sûr des formes multiples qui peuvent intéresser la philosophie de la religion, mais cette dernière se concentre d'abord sur «le phénomène religieux à travers toutes ses métamorphoses». Une approche fonctionnaliste suggère que la religion sert ou a servi à expliquer les phénomènes naturels, l'obligation morale et l'ordre social («opium du peuple») ou qu'elle relève d'un phénomène de transfert (le Dieu comme père protecteur, de Freud) ou d'une réponse à l'angoisse. Ces explications, note Grondin, contiennent une part de vérité et peuvent servir à une saine critique de la religion, mais elles négligent le fait que la religion est rarement inventée de toutes pièces pour satisfaire à un besoin; l'individu, en effet, «s'intègre à un culte transmis» qui a toujours déjà une sorte d'«antériorité par rapport à la conscience».

Aussi, pour définir l'essence de la religion, Grondin retient plutôt deux pôles: le culte et la croyance. Le premier domine dans le monde antique et la seconde, dans le monde moderne,

mais l'un ne va pas sans l'autre. La dimension symbolique de la religion les réunit. «Le monde de la religion est d'emblée un monde symbolique qui veut dire quelque chose et qui est dès lors sensé», écrit Grondin. Là où le nominaliste voit une construction de l'esprit, l'esprit religieux trouve un sens qui vaut et pose que «le réel est plus que ce qu'il donne à saisir au premier abord». Pour illustrer cette distinction fondamentale avec un exemple moderne, on peut recourir à Heidegger et à sa formule selon laquelle «la science ne pense pas». Elle traite toute chose comme un objet et, pour reprendre les mots de Perrin et de Rosenbaum, «appréhende le réel tel qu'il est et se prive de comprendre ce par quoi il est».

Grondin plaide l'universalité de la religion. Il y en a eu partout, en tout temps, dans une variété infinie, et «aucun homme n'existe vraiment sans quelque forme de religion, c'est-à-dire sans quelque orientation fondamentale au sujet de son existence». Être contre, en d'autres termes, c'est croire en autre chose. En quoi? «C'est à ceux qui veulent dépasser le stade religieux de l'humanité qu'il appartient de le dire, lance Grondin. Il se pourrait toutefois qu'il leur soit difficile de le faire sans de massifs emprunts au discours religieux.» Puisqu'on n'en a pas fini avec la religion, aussi bien y réfléchir avec philosophie.

louisco@sympatico.ca

LA PHILOSOPHIE DE LA RELIGION

Jean Grondin
PUF
Paris, 2009, 128 pages

BANDE DESSINÉE

La mort du père

FABIEN DEGLISE

Ca se passe forcément au printemps, époque où le blanc devient gris avant de passer au vert.

Ca se passe aussi quelque part au Québec, dans une rue Tremblay, avec Cantin, Poulourd, Chiquette, Louison et bien entendu Harvey (La Pastèque), personnage central de ce récit poétique et artistique sur le thème de la mort. Celle du père.

Imaginé par Hervé Bouchard et Janice Nadeau, cette incursion dans l'existence humaine, au temps où le vicaire était encore un personnage influent dans les villages, nous plonge dans la légèreté de l'enfance, dans ce monde où les courses de cure-dents se font sur caniveau et surtout à un moment de l'année «où les bottes deviennent lourdes et encombrantes» et où les manches de la canadienne — on parle d'un vêtement ici — donnent l'impression de s'allonger.

C'est avril. L'existence se consomme comme un plat de macaroni au fromage, sans souci, sans peur du lendemain. Et puis

un soir, au moment du retour à la maison, un attroupement de voisins, la tristesse des regards, une ambulance et le désespoir d'une mère, vont durablement annoncer la fin de l'insouciance.

Autre ovni littéraire lancé par la jeune maison d'édition mont-réalaise dans le monde du 9^e art, Harvey définit son propre style par la rencontre d'une illustratrice de haut calibre et d'un passionné de mots, écrivain de son état, qui ensemble ont décidé de célébrer l'émotion autour d'un événement triste. Tout en nuances et en teintes grisâtres. Un exercice périlleux qui se révèle ici étonnant de sensibilité, et surtout à des années-lumière — merci bien! — de la sensiblerie qui prévaut parfois, sur le même sujet (la mort, le vide), dans le train de Joselito Michaud, entre Magog et Sherbrooke.

Le Devoir

HARVEY

Janice Nadeau
et Hervé Bouchard
La Pastèque
Montréal, 2009, 168 pages



POLAR

Staline et ses œuvres

MICHEL BÉLAIR

Cette histoire terrible s'amorce à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, dans la campagne russe affamée par «le petit père des peuples» sous prétexte de nourrir son armée; le temps d'entrevoir un monde apocalyptique où les gens sont forcés de manger l'écorce des arbres et de faire bouillir des lanières de cuir pour ne pas crever de faim, un enfant disparaît, enlevé en plein cœur de la forêt.

Puis, comme s'il y avait là une quelconque amélioration de la situation, voilà que l'on se retrouve en 1953, à quelques mois de la mort de Joseph Vissarionovitch Djougachvili, dit Staline... alors qu'un autre enfant est retrouvé mort dans un quartier de Moscou, près d'une voie ferrée. Le jeune garçon est éventré et sa bouche pleine de terre, mais c'est un accident, bien sûr, comme l'explique Léo, un officier zélé du MGB, à la famille: ce genre de crime n'existe pas dans l'Union des républiques socialistes soviétiques. Remettre cette certitude en question, c'est vouloir renverser tout le système: c'est une trahison punissable de goulag.

Sauf que Léo lui-même et sa femme Raïssa seront bientôt piégés par un collègue plein d'ambition, Vassili, et «réinstallés» dans la petite ville minière de Vouask... au cœur d'une région où les assassinats d'enfants ne cessent de

se multiplier. Réduit au rôle de milicien sans grade, Léo se verra forcé de mener l'enquête... tout en ne la menant pas puisque, bien sûr, chaque fois un coupable dérangeant — un aliéné, un juif... — écope de chaque nouveau meurtre. C'est là, à la suite de recoupements, que le lecteur découvrira l'horreur avec Léo: l'enfant mort près de la voie ferrée était le 44^e d'une longue liste de petites victimes assassinées toutes de la même façon. La quête de Léo et Raïssa persécutés par les agents du MGB deviendra presque impossible et il faudra la mort de Staline pour voir l'affaire se résoudre de façon pour le moins inattendue.

Historien de profession, Tom Rob Smith propose ici une véritable dénonciation des atrocités stalinienne ordinaires et des absurdités qu'elles ont engendrées dans la société soviétique. Il s'inspire aussi du tristement célèbre tueur en série Andreï Chikatilo, dont le procès a défrayé la chronique il y a quelques années. Pas étonnant que ce livre passionnant ait fait de lui un finaliste au Booker's Price l'an dernier!

Le Devoir

ENFANT 44

Tom Rob Smith
Traduit de l'anglais
par France Carnus-Pichon
Belfond
Paris, 2009, 396 pages

Les 7^{es} Correspondances d'Eastman

DU 6 AU 9 AOÛT 2009

Circuit des lettres, spectacles et cafés littéraires, ateliers, projections, concours et bien plus, avec Bernard André, Manon Barbeau, Bia, Serge Bouchard, Marie-Eva de Villers, Nicolas Dickner, Mélanie Gélinas, Jacques Folch-Ribas, Dany Laferrière, Marc Lévy, Catherine Mavrikakis, Madeleine Monette, Yvon Rivard, Francine Ruell, Jean Sioui, Chloé Sainte-Marie et d'autres encore.



CHLOÉ SAINTE-MARIE
6 août 2009, 20 h
Théâtre La Marjolaine



BIA AVEC YVES DESROSIERS
8 août 2009, 20 h
Église St-Édouard



CABARET DUB&LITTÉ SOUND SYSTEM
L'Amérique en miettes
8 août, 21 h 30
Avec Michel Vézina et Vander.
Poètes et écrivains invités :
Judy Giguère, François Hébert,
Jean-François Létourneau,
Stanley Péan et Nathalie Watteyne.

Billets en vente dès maintenant
Renseignements : 450 297-2265
ou 1 888-297-3449

Retrouvez le programme
au www.lescorrespondances.ca

QUEBECOR

Média

Média

Média

Média

Média

Média

Média

EN BREF

Entre les griffes de la scientologie

Dans un témoignage troublant intitulé *Voyage au cœur de la scientologie* (Privé, 2009), le musicien d'origine belge Alain Stoffen raconte comment il est tombé, alors qu'il vivait en France dans les années 1980, sous l'emprise de cette organisation. Attiré là par un ami qui ne lui voulait, bien sûr, que du bien et motivé par

l'idée d'imiter son idole, le pianiste de jazz et scientologue Chick Corea, Stoffen s'est inscrit à quelques cours dispensés par cette secte. La suite est une histoire d'horreur vécue sur le mode de la servitude plus ou moins volontaire. Stoffen parle de manipulations, de mensonges et d'intimidations qui l'ont mené à la ruine financière et psychologique. D'une écriture un peu lourde, ce témoignage fait néanmoins frémir. — *Le Devoir*

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 21 au 27 juillet 2009

ROMAN

- 1 LE PREMIER JOUR
Marc Lévy (Robert Laffont)
- 2 LA TRILOGIE BERLINOISE
Philip Kerr (Du Masque)
- 3 MILLÉNIUM T. 1: LES HOMMES QUI...
Stieg Larsson (Actes Sud)
- 4 TOUTES CES CHOSES QU'ON NE S'EST...
Marc Lévy (Pocket)
- 5 PROMESSES D'ÉTERNITÉ
Christine Bruliet (Courte Échelle)
- 6 LA VALSE LENTE DES TORTUES
Katherine Pancol (Livre de Poche)
- 7 LA COMMUNAUTÉ DU SUD T. 2
Charlaïne Harris (Flammarion Québec)
- 8 ET APRÈS...
Guillaume Musso (Pocket)
- 9 LA MORT, ENTRE AUTRES
Philip Kerr (Du Masque)
- 10 JE REVIENS TE CHERCHER
Guillaume Musso (Pocket)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 MICHAEL JACKSON: LES DERNIÈRES...
Ian Halperin (Transit Médias)
- 2 LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2010
Collectif (Larousse)
- 3 SOYEZ FEMME, MAIS PENSEZ COMME...
Steve Harvey (Trésor Caché)
- 4 L'ÉNIGMATIQUE CÉLINE DION
Denise Bombardier (Xo)
- 5 CE QU'IL FAUT SAVOIR AVANT DE...
John Izzo (Un monde différent)
- 6 PAPILLES ET MOLÉCULES
François Chartier (La Presse)
- 7 L'ART DE CONJUGUER
Collectif (Hurtubise HMH)
- 8 KILO CARDIO
Isabelle Huot (de l'Homme)
- 9 LA BIBLE DU BARBECUE
Steven Raichlen (de l'Homme)
- 10 LE COMLOT CONTRE MICHAEL JACKSON
Aphrodite Jones (Music And Entertainment)

JEUNESSE

- 1 FASCINATION T. 2: TENTATION
Stephenie Meyer (Hachette Jeunesse)
- 2 LE JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME T. 6
India Desjardins (Intouchables)
- 3 HARRY POTTER ET LES RELIQUES DE...
J. K. Rowling (Gallimard)
- 4 VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE
Linda Joy Singleton (ADA)
- 5 CATHY'S BOOK
S. Stewart / J. Weisman (Bayard-Jeunesse)
- 6 TWILIGHT LE TOURNAGE
Collectif (Hachette)
- 7 LES CONTES DE BEEDLE LE BARDE
J. K. Rowling (Gallimard-Jeunesse)
- 8 LE ROYAUME DE LA FANTAISIE
Gerónimo Stilton (Albin Michel)
- 9 ERAGON T. 3: BRISINGR
Christopher Paolini (Bayard-Jeunesse)
- 10 ARTEMIS FOWL T. 6: LE PARADOXE...
Eoin Colfer (Gallimard-Jeunesse)

ANGLOPHONE

- 1 THE GIRL WITH THE DRAGON TATTOO
Stieg Larsson (Penguin Books)
- 2 ECLIPSE
Stephenie Meyer (Little Brown & Co)
- 3 DEAD UNTIL DARK
Charlaïne Harris (Ace Books)
- 4 TWENTIES GIRL
Sophie Kinsella (Dial Books)
- 5 LOVE THE ONE YOU'RE WITH
Emily Giffin (Griffin)
- 6 THE TIME TRAVELER'S WIFE
Audrey Niffenegger (Vintage Canada)
- 7 UNMASKED: THE FINAL YEARS OF...
Ian Halperin (Transit)
- 8 DEVIL BONES
Kathy Reichs (Pocket)
- 9 CITY OF BONES
Cassandra Clare (Mc Eldery)
- 10 HARRY POTTER AND THE DEATHLY...
J. K. Rowling (Raincoast)

nouveau AUTEUR

CONCOURS

ARCHAMBAULT recherche
de nouveaux talents littéraires

VOYEZ VOTRE MANUSCRIT PUBLIÉ ou votez en ligne pour votre auteur préféré!

DÉTAILS SUR WWW.COTEBLOGUE.CA, LE BLOGUE D'ARCHAMBAULT

Côté B

DE VISU

Vazan, ou le point qui marche

JÉRÔME DELGADO

Bill Vazan, figure centrale du land art au Canada, est aussi, on l'oublie, un phare de l'art conceptuel au pays. Le centre Vox a rappelé ce pan, énorme, de sa longue carrière en lui consacrant en 2007 une exposition réunissant vingt-deux projets tirés de ses années conceptuelles (1969-1975) — à l'exception d'un travail entamé en 2006. Deux ans après l'expo, voici le catalogue qu'on n'attendait plus.

Rétrospective majeure, publication majeure. *Bill Vazan: Walking into the Vanishing Point*, le titre lancé il y a quelques mois, permet d'apprécier la cohérence de ces idées, disons, fuyantes, se perdant dans le «point de fuite». Les œuvres de l'artiste natif de Toronto, Montréalais depuis des lunes, se mesurent en temps (certaines créées il y a près de quarante ans sont toujours en cours) et en distance.

Ces années et ces kilomètres que Vazan invite à franchir, le catalogue le rend bien. Dirigée par l'artiste lui-même et par Marie-Josée Jean, directrice de Vox, la publication fait une belle place au visuel, reproduisant sur plusieurs pages de nombreux projets. Elle puise judicieusement auprès de cette démarche reposant en grande partie sur la photographie conceptuelle et sérielle.

Walking into the Vanishing Point, l'œuvre de 1970 (du 13 juin 1970, pour être précis) qui a donné le titre à la rétrospective, consiste en un parcours du boulevard Saint-Laurent, intersection par intersection. Dix-sept des soixante images qu'en a tirées Vazan ouvrent le livre, chacune dans sa page-cadre noire.

Dans son analyse, Marie-Josée Jean met les points sur les

i dès le départ. L'approche conceptuelle de Vazan se distingue de la majorité de ce courant, très critique de l'objet. «Son art n'est pas "purement conceptuel", écrit-elle. Il ne cherche pas à refouler l'expression subjective ou formaliste ni à instaurer l'idée de neutralité ou de dépersonnalisation.»

Bill Vazan s'est impliqué personnellement dans ses projets. Le texte de Johanne Sloan survole cette partie de son travail très urbain, de sa balade sur le boulevard Pie-IX (*Bus # 139 Ride*, 1970) à «ses ensembles plus vastes sur le plan spatial», tel que *World Line* (1971), un ruban noir posé dans vingt-cinq coins du monde au même moment. Sa correspondance de cartes postales *Lifeline* (1970-1972), dans laquelle Vazan laisse transparaître des éléments autobiographiques, contribue aussi «au discours [visuel] sur la ville».

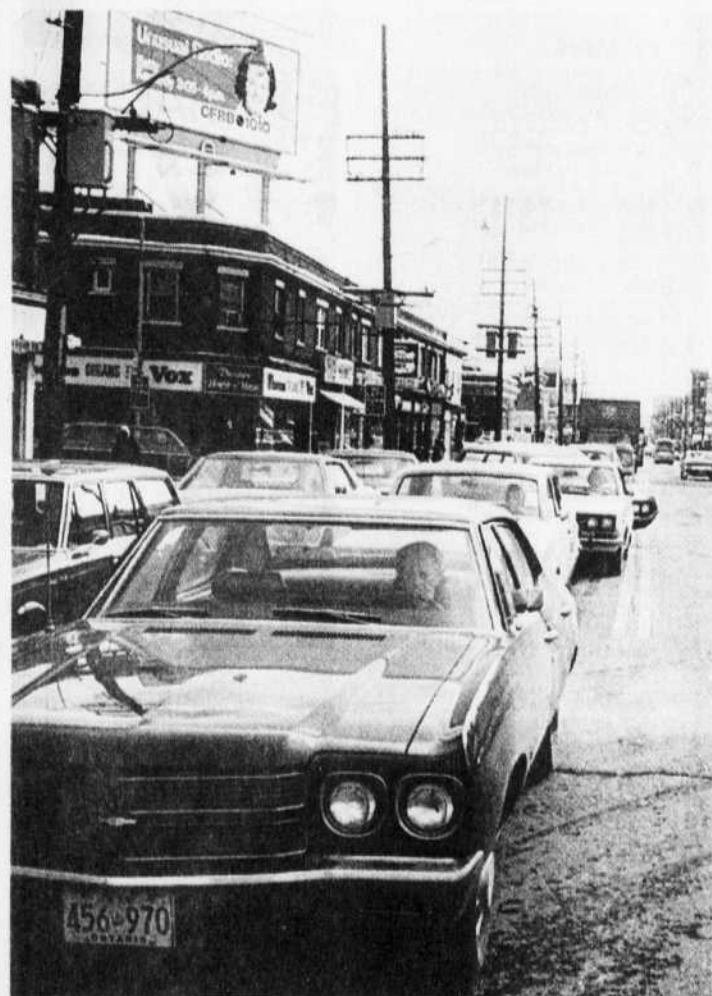
L'ouvrage est complété par une biobibliographie très poussée, commentée par Claudine Roger, ainsi que par une «conversation» de l'artiste (avec Patrice Loubier). Vazan se montre très volubile, très imagé dans ses explications.

«Paul Klee a dit "une ligne est un point qui est parti marcher" — ce qui illustre mon travail dans une certaine mesure. Je suis ce point qui marche. Je voyage.» Et nous avec lui, grâce à ses exercices peut-être éphémères au moment de leur mise en pratique, mais gravés aux moyens des efforts du centre Vox.

Collaborateur du Devoir

WALKING INTO THE VANISHING POINT

Bill Vazan
Vox, centre de l'image
2009, 204 pages



Un exemple de land art urbain: Yonge Street de Bill Vazan présentée à la galerie Vox en 2007.



SIMON BILODEAU

L'exposition de Simon Bilodeau est dominée par un imposant cube blanc suspendu dans le vide.

Comme une odeur de soufre

ÉCHECS LUXURIANTS

Simon Bilodeau
Maison de la culture Frontenac
2550, rue Ontario Est
Jusqu'au 29 août

MARIE-ÈVE CHARRON

L'ostentation semble être le mot d'ordre de l'exposition en cours à la maison de la culture Frontenac. Comment penser autrement devant cette installation ayant pour cœur un imposant cube blanc suspendu dans le vide et dont un des plans, ouvert par des fragments acérés de miroir, jette tout autour une myriade de facettes lumineuses? Et que dire de l'enceinte immaculée qui trace au sol une zone dont l'accès semble limité? Pour quiconque aura suivi le travail de Simon Bilodeau au cours de l'année, cet étalage excessif va de soi.

L'exposition *Échecs luxuriants* suit en effet de près — tout en poursuivant la démarche — *Tu n'es qu'une étoile*, présentée cet hiver à la galerie Art mûr. Dans cette exposition, l'artiste déployait les composantes d'un univers marqué par le luxe, la luxure et l'exagération pour en faire une critique inspirée. D'entrée de jeu, c'est à la signature de l'artiste, le culte du nom propre, que s'en prenait Bilodeau, une constante dans son travail, où les lettres de son nom apparaissent comme des composantes des œuvres. Agrandies, peintes et sculptées dans la matière évoquant la pérennité des monuments ou l'aguchage commercial d'une marque déposée, les

lettres de Simon Bilodeau sont si présentes qu'elles tournent en dérision les fonctions d'authentification et d'indexation de la valeur de l'œuvre que la signature devrait assumer.

Sitôt le nom de l'artiste reconnu, et relu à plusieurs endroits dans l'exposition, le spectateur voyait ensuite chez Art mûr des tableaux peints mettant en scène des paysages apocalyptiques à partir d'une palette sévère, mais raffinée, composée uniquement de blanc, de noir et de gris. Pour autant que ces tableaux captivaient l'attention, ils semblaient en même temps le prétexte à un autre spectacle, celui de leur présentation.

Même si l'artiste se définit d'abord à travers le média pictural, tout porte à croire que les modalités de présentation des tableaux, voire les

diamants si gros qu'ils évoquaient la convoitise démesurée des humains pour les richesses matérielles. La dimension superficielle, et trompeuse, de cette quête était quant à elle soulignée par le plâtre dans lequel les prétendus précieux cailloux étaient en fait taillés. La mise en scène, une vision en noir et blanc, sans âme, donnait à penser que l'humain ne protège pas le bon trésor, qu'il n'accorde pas la valeur aux bonnes choses. Somme toute, la pièce abritait un mirage qui ne brillait que par sa vacuité, peut-être à l'image de ce que le monde de la consommation, et parfois de l'art, a à offrir.

Étonnante balade

Avec ses trois tableaux et son installation centrale constituée du cube, l'exposition à la maison de la culture poursuit, avec

L'apesanteur anormale du cube

et sa chute potentielle, ou son explosion, créent une tension que le spectateur est invité à apprivoiser

conventions qui président à leur célébration comme œuvre d'art, l'intéressent autant. C'est bien ce qui était donné à penser dans *Tu n'es qu'une étoile*, lorsque le spectateur devait s'avancer dans un couloir étroit, habité de nombreuses toiles arborant des giclures expressives, le menant dans une autre pièce où trônait un autel singulier.

Le sol de cet antre mystérieux était en plus jonché de

fois, esquissent des scènes postindustrielles composées, entre autres, d'éléments architecturaux et de fragments rocheux propulsés visiblement par une déflagration. La lisibilité de ces motifs est entravée par le travail de la matière picturale, que l'on devine constituée de plusieurs strates, à l'exemple d'un palimpseste qui porte les traces de maintes écritures. Ainsi, les drames en cours dans ces tableaux s'effacent d'eux-mêmes, se rendent à peine visibles dans ce blanc sur blanc qui s'embrouille parfois sous les yeux pour peu qu'on y lise, en lettres noires chancelantes, «les étoiles ne servent à rien» et «fuck the world».

Le pessimisme qu'annoncent ces toiles ne s'estompe nullement avec l'installation. Le cube flotte avec majesté dans le vide,

imposant la perfection de sa forme au-dessus, cependant, d'une surface encombrée de débris. Ainsi, la forme pleine du cube s'oppose aux innombrables fragments entremêlés par terre, comme si l'expression plastique de la perfection naissait d'un chaos violent, ou devait y retourner. D'ailleurs, la plénitude du cube se trouve déjà rongée par les miroirs aux arêtes en saillies qui ornent une de ses faces. Le cube s'effondrera-t-il lui aussi? Se délitera-t-il à son tour avec fracas parmi les décombres?

L'apesanteur anormale du cube et sa chute potentielle, ou son explosion, créent une tension que le spectateur est invité à apprivoiser. Il est en effet permis au visiteur d'avancer sur les débris au sol pour s'approcher du monolithe. On retrouve sur cette parcelle les vestiges des gros diamants qui partagent l'espace avec d'autres morceaux de plâtre issus de structures linéaires dont quelques-unes sont encore debout. Cette très étonnante balade sur des restes en désordre laisse présager le pire. Puisque c'est son propre reflet, multiplié par le miroir en facettes, que le spectateur rencontre devant le cube, il doit conclure qu'il fait aussi partie de l'équation. Un tel désordre, forcément, n'arrive pas seul.

Dressant encore, par ces symboles, le portrait d'une société à la dérive, l'artiste interroge certains aspects de la vanité humaine, notamment à travers cette propension à s'entourer d'un luxe clinquant et à imaginer ses ruines. Le dispositif mis en place n'est pas simplement impressionnant, il propose une expérience immersive qui accentue la portée de l'œuvre. C'est là une des forces en train de se préciser de la pratique encore jeune de Simon Bilodeau, dont il faudra suivre les développements.

Collaboratrice du Devoir

Les
beaux
detours

CIRCUITS
CULTURELS

Deux conférences à Montréal pour clore la saison d'ici 16 août – GABRIELLE ROY et pour préparer le voyage en Italie 20 septembre – L'opéra ORFEO de MONTEVERDI

23 août – OTTAWA – DE RAPHAËL À CARRACCI

Du 4 au 19 octobre – MILAN ET LA TOSCANE

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

Beaux-arts des Amériques

Exposition de groupe

3944 rue St-Denis

Montréal, QC

www.beauxartsdesameriques.com

BOITE NOIRE
TOUT LE CINÉMA DU MONDE

1	WATCHMEN
2	PRISON BREAK Final Break
3	KAMELOTT Livre 1
4	CORALINE
5	PRISON BREAK Saison 4
6	STARGATE SG-1 Children of The Gods
7	HARRY POTTER & THE ORDER OF THE PHOENIX
8	HOME
9	CADAVRES
10	CHE: PART 1 Argentine
11	STARGATE ATLANTIS Saison 5
12	TWILIGHT
13	JEFF BECK Performing this week... Live At...
14	G. I. JOE: REAL AMERICAN HERO
15	24 Saison 7
16	GALAPAGOS: LES ÎLES QUI ONT CHANGÉ LE MONDE
17	HARRY POTTER & THE GOBLET OF FIRE
18	PLANÈTE TERRE: SÉRIE COMPLÈTE
19	PRISON BREAK Saison 2
20	PRISON BREAK Saison 1

CINÉMA

À manger à la cuiller

BELLAMY

De Claude Chabrol. Avec Gérard Depardieu, Jacques Gamblin, Clovis Cornillac, Marie Bunel. Scénario: Claude Chabrol, Odile Barski. Image: Eduardo Serra. Montage: Monique Fardoulis. Musique: Matthieu Chabrol. France, 2009, 110 minutes.

MARTIN BILODEAU

Ça sent le vinaigre. Chez d'autres, ça augure-rait mal, mais chez Claude Chabrol, le parfum âcre du vin aigre est aussi recherché qu'une truffe dans un sous-bois. *Bellamy*, son 54^e long métrage au compteur (il a 79 ans), a été cuisiné avec les mêmes ingrédients que *Poulet au vinaigre* et *L'inspecteur Lavardin*: une arnaque meurtrière, un flic qui en a vu d'autres, une enquête et, comme partout ailleurs, la province pour décor. Réconfort de la familiarité, plaisir des retrouvailles, *Bellamy*, bon plat sans être un grand festin, nous procure tout ça.

Avec en prime Gérard Depardieu, en visite pour la première fois chez Chabrol, et qui apparaît dans la même forme resplendissante qu'il affichait dans *Quand j'étais chanteur*. Commissaire parisien réputé dans toute la France, le Bellamy qu'il incarne passe ses vacances avec sa femme (la trop peu connue Marie Bunel) dans la maison familiale de cette dernière à Nîmes. Aux infos, en arrière-plan, on apprend qu'un citoyen de la ville est recherché pour fraude d'assurances: sa voiture a flambé au pied d'une falaise sétoise, avec à son bord le corps d'un sans-abri que le propriétaire du véhicule voulait supposément faire passer pour lui.

Mais entre vouloir et pouvoir, il y a un fossé, et c'est dans celui-ci que le commissaire enquêtera après que le présumé coupable (Jacques Gamblin), aux abois et en fuite, fut venu en personne solliciter son aide. Au même moment, le jeune frère de Bellamy (Clovis Cornillac), voyou alcoolique usé par la rancœur, débarque pour quelques jours et déstabilise le couple heureux.

Personnage raffiné et agréable, un brin dragueur, sensible au bruit du goulot qu'on débouche, Bellamy est un homme possédant une maîtrise de soi, amené ici à aider deux hommes en déroute. De fait, le scénario, écrit par Chabrol

et sa vieille complice Odile Barski (*Violette Nozière*, *Masques*, *Au cœur du mensonge*), traite le personnage comme une balance de la Justice, qui d'un bras élève celle des hommes (le fraudeur), de l'autre repousse celle de la nature (le frère).

L'équilibre du film reste précaire. L'enquête policière se peuple et évolue agréablement au fil du récit, notamment grâce à l'apport d'Adrienne Pauly dans un rôle secondaire d'une étonnante profondeur. Parallèlement, la dualité fraternelle, dans une partition à trois voix (avec l'épouse), s'ankylose.

Chabrol ne maîtrise pas ici l'ambiguïté, la perversion et le débit mesuré du *Boucher*, ou encore de *La Cérémonie*, son plus récent chef-d'œuvre. Ces films se disséquaient au scalpel. *Bellamy* (le titre se veut un clin d'œil à Maupassant) se mange à la cuiller. Et s'écoute comme une chanson de Brassens, le barde sétois ayant été au cœur du fait divers qui a inspiré le film, ce qui permet à Chabrol de lui rendre un amusant hommage, notamment en amorçant le film sur une image de sa tombe et en réglant son montage sur son débit si particulier. Si *Bellamy* n'est pas un grand cru chabrolien, c'est en revanche un film facile à aimer.

Collaborateur du Devoir



Gérard Depardieu apparaît dans une forme resplendissante dans le 54^e long métrage de Claude Chabrol.

Duo amoureux entre Québec et Lévis

Les Grandes Chaleurs, le premier long métrage de Sophie Lorain, est scénarisé par Michel Marc Bouchard d'après sa propre pièce. Ce duo amoureux entre une femme mûre et un jeune délinquant prend l'affiche vendredi prochain.

ODILE TREMBLAY

Rares sont les réalisatrices qui tâtent de la comédie au cinéma. Il y avait déjà Denise Filiatrault, s'ajoute cette fois, avec *Les Grandes Chaleurs*, sa fille Sophie Lorain. Celle-ci assure que le hasard s'en est mêlé. De fait, le projet existait déjà, porté, entre autres, par les producteurs Christian Larouche et Valérie Bissonnette. Michel Marc Bouchard travaillait au scénario de sa propre pièce *Les Grandes Chaleurs* et désirait une sensibilité féminine à la barre du film. Sophie Lorain a sauté dans le train. Et voilà! «Çaurait pu aussi bien être un drame, dit-elle. Un concours de circonstances a fait de mon premier long métrage une comédie romantique, mais il y a très peu de femmes réalisatrices de toute façon.»

Sophie Lorain, comédienne primée, productrice de la télé-série *Fortier V* puis réalisatrice télé (*La Galère*, *Un homme mort*, etc.), explorait ce nouveau média. «Le cinéma possède un autre souffle que la télé, constate-t-elle, mais un plateau reste un plateau. J'étais à la fois junior et aguerrie.» *Les Grandes Chaleurs* suit, entre Québec et Lévis, les amours d'une travailleuse sociale d'âge mûr avec un de ses anciens clients, très jeune, idylle soulevant les réactions scandalisées des proches.

Le dernier tabou

Sophie Lorain se dit fière de sa distribution. Elle voulait des interprètes crédibles, forts, sans être archiconnus du grand public, afin que celui-ci puisse s'y identifier. Marie-Thérèse Fortin (vue au cinéma dans *Sans elle* de Beaudin) en veuve amoureuse et François Arnaud (l'amant du héros dans *J'ai tué ma mère*)



JACQUES NADEAU LE DEVOIR
La réalisatrice Sophie Lorain

en voyou tendre étaient ses choix. Elle a embauché aussi des techniciens, collaborateurs de longue date, dont Alexis Durand-Brault à la caméra et Dazmo à la musique. «On a privilégié des couleurs chaudes, beaucoup de lumière, des cadrages modernes avec plusieurs plans larges et une facture réaliste. On s'était beaucoup préparés.»

Au départ, il y eut donc la pièce de Michel Marc Bouchard en 1991, montée au Théâtre La Fenière. Un succès boeuf (25 000 entrées en trois ans) repris un peu partout. «Je l'avais conçue à l'époque comme un geste politique, explique le talentueux dramaturge des *Feluettes* et des *Muses orphelines*. Les femmes de meurent dans le placard, les gais aussi. Les comédies d'époque étaient souvent assez vulgaires.» Comme celles-ci rejoignent une large audience, Bouchard chercha à offrir une portée au genre, à casser des tabous.

Sauf qu'entre 1991 et aujourd'hui, le Québec a changé. «Il reste vingt répliques originales, explique Michel Marc Bouchard. Dans la pièce, les amants sont ensemble et essaient de cacher leur relation aux autres. L'action passe beaucoup par les réactions des gens. Il a fallu décroquer le huis clos, étoffer les rapports entre les amoureux. Quant au "coming out" du fils de l'héroïne, il devenait inutile aujourd'hui, l'homosexualité étant beaucoup mieux acceptée qu'autrefois. Mais le dernier tabou rési-

de dans cette relation femme mûre-homme jeune, toujours choquante pour l'opinion publique.»

Tourner ailleurs qu'à Québec? Pas question. «L'anonymat y est moindre qu'à Montréal, ce qui sert le propos du film, explique la cinéaste, et les allers-retours entre Québec et Lévis ajoutaient au climat romantique. Je désirais offrir un écrin à leur amour, avec la beauté de ces décors urbains.»

Mais tourner hors de Montréal entraîne des frais supplémentaires. «Et puis, il faisait aussi mauvais l'été dernier que cette année, et la ville célébrait son 400^e, ce qui ajoutait aux complications du tournage, poursuit-elle. On tournait par ailleurs de nombreuses scènes extérieures. Avec un budget de 4,2 millions de dollars, ça tenait parfois du tour de force. Mais les gens de Québec ont été formidables et nous ont beaucoup facilité la vie.»

Michel Marc Bouchard, dont d'autres pièces ont été portées à l'écran (*L'Histoire de l'oisie*, *Les Feluettes*, *Les Muses orphelines*), ne s'était jamais offert un bain de plateau comme sur celui des *Grandes Chaleurs*. Il fut présent sur le tournage durant 22 jours, travaillant étroitement avec Sophie Lorain à titre de conseiller. «Après avoir écrit cinq versions de scénario, prolongeant des personnages mis au monde bien des années auparavant, j'avais envie d'assister à toutes les étapes de l'aventure.» À ceux qui lui parlent recettes au guichet, succès public à décrocher, il répond: «Je suis content d'avoir travaillé sur ce film-là. Ça vaut un milliard.»

Sa fierté? «Il n'y a pas une once de cynisme dans le film. Peut-être va-t-on se faire accuser d'être trop fleur bleue, mais je préfère ça au cynisme omniprésent dans la société.» Le dramaturge se prépare à travailler avec le cinéaste finlandais Mika Kaurismäki au scénario d'un film sur la reine Christine de Suède, tourné en principe à l'automne 2010.

Quant à Sophie Lorain, elle a la piqure du cinéma et scénarise son prochain long métrage, plutôt collé au drame qu'à la comédie celui-là.

Le Devoir

BDesque

BLACK

Réalisation: Pierre Laffargue. Scénario: Lucio Mad, Gabor Rassov et P. Laffargue. Avec MC Jean Gab'1, Carole Karemera, François Levantal, Anton Yakovlev, Mata Gabin. Photographie: Patrick Ghiringhelli. Montage: P. Laffargue. Musique: variée. France, 2008, 115 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Aventure haute en couleur qui ne se prend pas du tout au sérieux, *Black* est à prendre comme un hommage parodique à des films d'action tels *Commando* et surtout *Shaft in Africa*. Il va sans dire que le passage récent du film au festival Fantasia en présence du réalisateur Pierre Laffargue et de la vedette, le comédien-rappeur MC Jean Gab'1 (j'adore ce nom), constituait une rampe de lancement idéale. Bricolé et de tenue inégale, *Black* force le sourire de qui aime à se re-

paître de ce genre d'œuvres composites où l'absence de subtilité est le but recherché.

L'intrigue, qui annonce initialement un thriller parisien musclé, vire rapidement à l'aventure africaine chamarrée alors que Black, un braqueur lancé à Dakar sur la piste de diamants bruts, dispute le magot à un milicien sadique (et accessoirement russe) et à un vendeur d'armes reptilien (littéralement) sur qui une sorcière du coin exerce une inquiétante influence.

Si l'entrée en matière laissait planer un doute dans l'esprit du lecteur quant à la teneur du récit, le résumé vient sans doute d'éclaircir la lanterne de l'indécis, qui saura à ce stade s'il désire ou non voir le film. Le curieux découvrira le visage ludique du Sénégal filmé avec rythme et entrain, hors clichés coloniaux, le tout sur des airs éclectiques bien choisis. La direction d'acteurs de Laffargue

est en revanche moins heureuse. En effet, si on résiste difficilement au charme candide de MC Jean Gab'1 (déjà aperçu dans *Banlieue 13*), le reste de la distribution aurait gagné à s'entendre sur un niveau de caricature à respecter.

Dans l'ensemble, *Black* est un film plutôt rigolo, plutôt sympa, qui, fort d'ambitions, elles, tout à fait minimales, amuse et fait voyager là où il fait chaud. À défaut d'un été...

Collaborateur du Devoir

LE DEVOIR et métropole

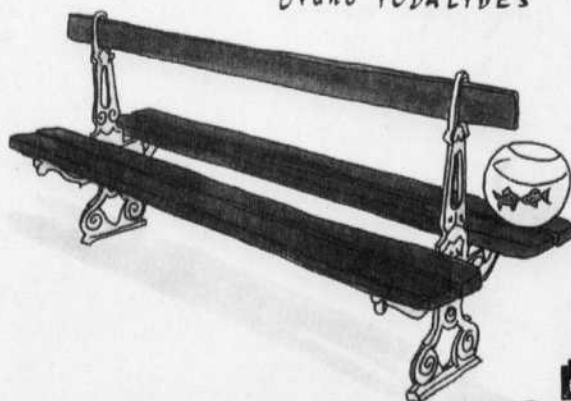
invitent 100 personnes à la première du film
le mercredi 12 août à 19h au cinéma Beaubien

Catherine DENEUVE
Olivier GOURMET
Thierry LHERMITTE
Nicole GARCIA
Didier BOURDON
Josiane BALASKO
Benoît POELVOORDE
Julie DEPARDIEU
Chiara MASTROIANNI
Pierre ARDITI
Claude RICH
Mathieu AMALRIC
Emmanuelle DEVOS
Amira CASAR

BANCS PUBLICS

(VERSAILLES RIVE DROITE)

un film de Bruno PODALYDÉS



Pour avoir la chance d'obtenir une invitation pour 2 personnes, inscrivez-vous par courriel en nous indiquant vos coordonnées postales à l'adresse suivante:

promotions@communicationspopcorn.com

Le tirage des 50 laissez-passer doubles aura lieu le 6 août • Les gagnants recevront un laissez-passer double par le poste • L'annonce promotionnelle sera publiée le 25 et le 31 juillet • valeur totale des prix: 1000 \$ • aucun achat requis • Règlements des concours sont disponibles chez Communications Popcorn

À L'AFFICHE DÈS LE VENDREDI 14 AOÛT!

MARIE-THERÈSE FORTIN FRANÇOIS ARNAUD

une présentation de *Lulu B.*

PRODUIT PAR CHRISTIAN LAROCHE ET VALÉRIE BISSONNETTE

UN FILM DE SOPHIE LORAIN

LES GRANDES CHALEURS

Parce que c'est trop bon!

www.lesgrandeschaleurs.com

À L'AFFICHE DÈS LE VENDREDI 7 AOÛT!

★★★★★ (sur 4)
Cahiers du Cinéma

★★★★★ (sur 4)
Le Monde

«Gérard Depardieu et Claude Chabrol enfin dans le même film! Une savoureuse rencontre!»
Ouest France

«Jubilatoire!»
Les Inrockuptibles

«Bellamy a réussi à rendre Depardieu heureux. Et nous avec!»
Marianne

Gérard DEPARDIEU UN FILM DE Claude CHABROL

Jacques GAMBLIN Clovis CORNICILLAC

BELLAMY

À L'AFFICHE!

CONSULTEZ LES GUIDES: HORAIRES DES CINÉMAS

BOUCHERVILLE SHERBROOKE STE-ADELE